

JENNY

Je regarde par le hublot l'immensité de l'Atlantique.

Près de 6000 kilomètres me séparent de Paris.

Où plutôt, près de 6000 kilomètres me séparent de Marc.

Est-ce que ce sera suffisant pour diminuer cette douleur dans la poitrine qui ne me quitte plus depuis une semaine ? J'ai vraiment envie que ça s'arrête, mais les jours passent et rien ne change.

« Mesdames et Messieurs, nous abordons notre descente sur New York. Veuillez regagner votre siège, attacher votre ceinture et relever votre tablette. Nous allons atterrir à l'aéroport international de New York John Fitzgerald Kennedy dans 20 minutes. La température extérieure est de 34 degrés Celsius avec un léger vent d'est... »

Je me carre dans mon siège et inspire profondément. J'ai toujours eu horreur des atterrissages. Et penser à Marc n'améliore en rien mon état de stress.

Si cette fille n'était pas venue sonner à la porte de notre appartement avec la montre de ce salaud en guise de trophée, je n'aurais jamais su qu'il me trompait. J'aurais dû la remercier après lui avoir flanqué une paire de gifles. Elle n'a rien vu venir... mais moi non plus après tout. Sa douleur a disparu alors que la mienne me ronge toujours de l'intérieur.

— Ça fait chier... Trop vieux pour toutes ces conneries...

Je lance un regard médusé à mon voisin qui n'avait, jusque-là, pas dégoisé un mot. Une goutte de sueur perle sur son front et il s'agrippe aux accoudoirs. Il a l'air terrorisé.

— Tout va bien ?

— J'en ai l'air ? réplique-t-il d'un ton sec en croisant mon regard.

Sa nervosité amplifie la mienne de façon exponentielle.

— Tout se passera bien, ne vous inquiétez pas.

Je n'en reviens pas que ces mots soient sortis de ma bouche !

— C'est facile à dire quand on n'a pas peur en avion.

Je pose une main rassurante sur la sienne.

— Vous plaisantez, je suis morte de peur.

— Ça ne se voit pas, observe-t-il en me regardant vraiment pour la première fois.

Je jette un coup d'œil aux autres passagers qui ne montrent aucun signe de nervosité.

— Nous sommes les deux seuls idiots à serrer les dents, tout le monde semble plutôt serein. Vous pourrez voir votre série préférée ce soir à la télévision, je vous le promets, dis-je en tapotant sur sa main avant de la retirer.

Il rit doucement.

— Merci, ça fait du bien de parler un peu. Vous venez à New York pour affaires ?

— Non, en vacances, chez une amie.

... pour m'éviter la prison serait plus juste...

Sara doit déjà m'attendre à l'aéroport. Lorsqu'elle a su pour l'infidélité de Marc, elle a tenu son rôle de meilleure amie à merveille en le traitant de tous les noms pour commencer, puis en me proposant de passer mes vacances auprès d'elle.

J'ai immédiatement accepté son invitation. M'éloigner de mon fumier de petit ami était devenu une question de survie... pour lui surtout. Soit je réalisais une nouvelle

version de *Basic Instinct* – j’aurais juste remplacé le pic à glace par une fourchette à rôti – et je passais les dix prochaines années de ma vie en prison, soit je prenais le premier vol pour New York.

— Vous venez pour la première fois ? me demandait-il.

— Non, je suis venue il y a un peu plus de trois ans pour le mariage de Sara, l’amie qui va m’héberger. Mais le séjour a été très court, je n’ai pas eu le loisir de visiter la ville.

— Vous allez vous rattraper alors.

— J’y compte bien !

Le pilote entame doucement la descente, je me cale dans mon siège et aspire avec avidité une bouffée d’air... des fois que ce soit la dernière...

Ce n’est qu’un mauvais moment à passer. Dans un quart d’heure tu es sur le sol américain... en un seul morceau, ça m’arrangerait ! Pense à autre chose, Jenny, pense à autre chose !

... Le pénis d’un homme est trois fois la longueur de son pouce...

Je suis à deux doigts de balancer cette information de premier ordre à mon voisin. Heureusement pour moi, mon cerveau fonctionne encore correctement malgré la probable constriction de mes vaisseaux sanguins due au stress... et je me ravise. C’est le genre d’infos totalement hors sujet ou inutiles que je ne peux m’empêcher de sortir lorsque je suis dans un état d’anxiété extrême.

L’avion s’incline sur la gauche... et accentue sa descente...

Mon rythme cardiaque devient anarchique... *et merde...*

Il faut absolument que je me distraie sinon c’est la crise d’angoisse assurée !

Je ferme les yeux et m'efforce de trouver quelque chose d'intelligent à dire, cette fois-ci : *En moyenne, une personne pète 14 fois par jour.*

... *Non, ça ne va pas le faire non plus...*

Je m'agite dans mon siège. J'ai des sueurs froides...

Sara, il faut que je me concentre sur Sara !

Si cette chipie était là, elle me remonterait les bretelles à paniquer de la sorte. Je la vois d'ici ! Elle seule saura me faire aller de l'avant et alléger ma peine. Sara est tout le contraire de moi. Elle profite de la vie sans se poser une tonne de questions avant de prendre une décision. Elle suit son instinct et ça lui réussit plutôt bien. Une fois son diplôme en poche, elle est partie illico pour New York. Et maintenant, elle a une entreprise dans l'événementiel et elle est mariée à un Américain, Tom Spencer. Ils ont une petite fille, Pipa, âgée de trois ans.

— Vous avez déjà regardé des reportages sur les crashes d'avion ? me demande mon angoissé de voisin.

Mais pourquoi il me demande ça, lui ? Ça va pas, non ?

Je fais bonne figure et prends sur moi pour ne pas lui sortir une ânerie de mon cru.

— Oui, j'adore les documentaires de toute sorte. On y apprend beaucoup de choses, je trouve. C'est souvent très intéressant.

Je me mords la langue pour ne pas rire. Savoir qu'une personne émet des gaz 14 fois par jour n'a rien de captivant !

— Comme la meilleure façon d'échapper à un incendie suite à un atterrissage raté ? insiste-t-il.

Je le fixe avec de grands yeux. Ma pensée triviale et néanmoins amusante sur les pets est brusquement supplantée par une vision des passagers hurlant à l'approche de l'impact fatal. *Il va m'achever ce con.* Une boule commence à poindre dans ma gorge, mais son

regard apeuré qui s'élargit en même temps que le mien, me donne envie de rire. Ce que je fais sans retenue.

— J'espère que vous ne prenez pas l'avion trop souvent, parce que je vous sens proche de la phobie ! fais-je entre deux gloussements sonores et peu élégants.

— Je le prends tous les mois...

— Mon pauvre !

Il rit à son tour, mais son hilarité est de courte durée puisque l'avion s'apprête à toucher le sol. Nous nous adressons un sourire contrit et dans un même mouvement, reposons notre tête contre le dossier en fermant les yeux.

Encore quelques secondes et le supplice sera fini.

JENNY

Sara n'aura pas attendu trop longtemps puisque le passage par l'immigration et la douane s'est fait en une demi-heure. Lorsque l'on m'a demandé la raison de mon voyage à New York, j'ai bien failli déclarer que c'était pour éviter de commettre un meurtre à Paris, mais les agents de l'immigration n'étant pas réputés pour leur sens de l'humour, j'ai préféré garder profil bas.

Sur la pointe des pieds dans le hall de l'aéroport, je scrute la foule à la recherche de mon amie. Je ne mets pas longtemps à la repérer : une jolie brune s'agite comme une folle avec une pancarte portant mon prénom...

*JENNY,
THE BEST GIRL IN THE WORLD.
YOU DON'T KNOW HER ? WHAT A PITY !*

À peine arrivée qu'elle me fait déjà rire !

Je me dépêche de la rejoindre – avec ma grosse valise bourrée à craquer ce n'est pas évident – et nous nous étreignons en hurlant tels des fans à un concert de Justin Bieber. L'aéroport tout entier doit nous regarder, peu importe, l'espace d'un instant j'oublie la raison de ma venue précipitée ici.

— Salut, ma chérie, comment vas-tu ? s'écrie-t-elle en me serrant dans ses bras.

Sara me donne ce petit surnom depuis que nous nous

connaissons, c'est-à-dire depuis notre collocation pendant nos études à Paris.

— Salut, ça va maintenant que je suis là !

— Tu as fait bon voyage, au moins ? demande-t-elle sans desserrer son étreinte. L'atterrissage n'a pas été trop éprouvant ?

— Oh que si ! En plus j'avais un voisin encore plus terrorisé que moi !

— C'est possible ça ? fait-elle en s'écartant légèrement.

— Il faut croire que oui !

Sara parcourt mon visage de ses beaux yeux bleus, ses mains fermement accrochées aux miennes.

— Je suis trop contente que tu sois là !

Nous sautillons sans nous lâcher. De vraies gamines. *N'importe quoi.*

— Tu dois avoir chaud habillée comme ça !

Je porte un jean et un sweat à manches longues. L'avion a décollé de Paris sous la pluie, plutôt déprimant pour un 14-juillet.

— Ne m'en parle pas ! Je n'ai qu'une envie, c'est de prendre une bonne douche et de mettre un short !

— Tu m'étonnes ! J'ai hâte de te montrer ta chambre, tu ne dormiras pas sur le canapé cette fois-ci ! Bon, il ne faut pas qu'on traîne, je dois aller chercher Pipa à la garderie avant dix-neuf heures. Tu as bien récupéré tous tes bagages ?

— Oui, j'ai tout, dis-je en reluquant ma grosse valise derrière moi.

Sara se penche sur le côté et jette un œil à l'énorme chose que je traîne.

— Elle est gigantesque... Tu n'aurais pas foutu Marc dans cette valise après l'avoir découpé en morceaux par hasard ? Je ne t'en voudrais pas, tu sais !

Je regarde autour de nous, affolée à l'idée qu'un agent de la sécurité puisse l'entendre.

— Mais tu es folle de dire des conneries pareilles !

Alors qu'elle éclate de rire, je la tire par le bras pour qu'on parte d'ici au plus vite... *Découpé en morceaux*, l'idée est malgré tout séduisante...

JENNY

Après une heure de route, nous arrivons dans le quartier de Brooklyn Heights où Sara réside avec sa petite famille.

Je suis totalement séduite par cet endroit. Les maisons de grès alignées et les rues ombragées procurent un sentiment de quiétude immédiat.

— Voilà notre nouveau chez nous ! Tu verras c'est bien plus grand que l'appart qu'on avait à Cobble Hill.

Sara se gare devant une belle maison avec un imposant escalier en pierre. Un magnifique Hamamélis trône en haut des marches dans un grand pot de couleur vert anis.

En descendant de la voiture, j'examine les alentours et j'inspire profondément. C'est bon d'être là.

Sara ouvre le coffre. Nous observons ma valise un moment comme si elle allait sortir toute seule. Elle est vraiment *énorme*. En plaisantant, nous lui donnons un petit nom et la baptisons (la grosse) Bertha.

Bertha contient ce que j'ai emporté en quittant l'appartement. C'est-à-dire toutes mes affaires, hormis mes livres d'histoire de l'art qui ne rentraient pas. Parce que oui, c'est moi, la cocue, la femme meurtrie et éplorée, qui ai dû faire mes valises. J'ai bien demandé à ce connard de foutre le camp, mais non, il ne l'a pas fait... De rage, j'aurais dû balancer ses affaires par la fenêtre... mais non, je ne l'ai pas fait... Je ne pourrais jamais réagir aussi violemment. Je réfléchis trop, beaucoup trop. Je reste dans le politiquement correct. J'aimerais être plus instinctive,

sortir des sentiers battus, ne pas faire ce qu'il faut, mais ce que j'ai envie. Sara, elle, est comme ça et je l'envie beaucoup.

Même humiliée, traînée dans la boue, je suis restée une gentille fille bien sage et bien élevée. Une vraie conne serait plus juste, mais là ce n'est vraiment pas le moment d'en rajouter !

Ainsi, tout ce qui me reste est là dans cette monstrueuse chose qui gît à l'arrière de la voiture.

— On n'arrivera jamais à la monter jusqu'en haut !

À peine ai-je fini ma phrase que ma Sara interpelle un jeune homme sur le trottoir d'en face pour lui demander de l'aide. Il porte la valise sans trop d'effort. Sara le remercie avec un grand sourire.

Quand il s'en va, elle n'hésite pas à lui mater le cul !

— Sara !

Je la pousse gentiment.

— Ben quoi, il est mignon, non ?

Je roule les yeux au ciel pour marquer ma désapprobation.

— Ça va, je ne fais rien de mal. Je regarde c'est tout, dit-elle en ouvrant la porte d'entrée.

— C'est vrai qu'il y a quelques années, tu lui aurais refilé ton numéro de téléphone...

— Avant Tom, c'est ce que j'aurais fait, oui !

À l'intérieur, c'est simple mais élégant. On retrouve les murs en pierres rouges des façades. Du parquet en chêne massif donne une ambiance chaleureuse. Le salon, la salle à manger et la cuisine sont en espace ouvert. Depuis le salon, on a accès à une belle terrasse par de grandes baies vitrées.

Dans l'entrée, un escalier donne accès à l'étage où se trouvent les chambres et un bureau. Je fixe les marches d'un air contrarié. J'en compte quinze. Quinze fois nous

allons devoir soulever Bertha qui pèse le poids d'un âne mort. J'ai déjà mal partout rien que d'y penser.

Comme prévu, nous ne mettons pas moins d'un quart d'heure pour hisser cette satanée valise jusque dans ma chambre. L'escalier est plutôt étroit, ce qui ne nous facilite pas la tâche, mais rire comme des baleines à chaque marche, non plus !

Une fois cette mission accomplie, j'ai le sentiment d'avoir gravi l'Everest... et j'ai mal partout...

— Le plus drôle, c'est qu'il va falloir la redescendre ! me lance Sara, hilare, assise au bord du lit. Les placards sont vides, utilise-les comme tu veux, tu es ici chez toi. Je tiens à ce que tu te sentes à l'aise, dit-elle en me serrant dans ses bras. Je serai peu disponible dans les prochains jours, je suis vraiment désolée. Travailler dans l'événementiel est génial, mais il faut faire une croix sur ses vacances d'été ! Boulot, boulot, boulot ! Et le cabinet d'avocats de Tom lui prend aussi beaucoup d'énergie. Tu seras seule la journée, la plupart du temps. On ne peut malheureusement pas faire autrement.

— Rassure-toi, ce n'est pas comme si vous étiez dans un endroit paumé ! J'ai fait une liste de tout ce que je veux voir, je ne vais pas m'ennuyer.

— Toi et tes listes ! Tu ne peux pas t'en empêcher, hein !

— Je ne vois pas où est le problème. C'est très pratique et ça évite bien des déconvenues !

— Je suis d'accord pour les courses, par exemple, mais de là à faire une liste énumérant les qualités et les défauts d'un mec pour savoir si tu peux sortir avec lui ! Là, ça tient de la névrose !

— J'ai fait ça une seule fois !

— C'était une fois de trop !

Nous nous regardons et sourions bêtement.

— Demain, on visitera le quartier et je te passerai le plan du métro et des bus.

— Merci, je vais être très bien ici, fais-je la gorge serrée.

Nous nous étreignons une fois encore. Elle m'a tellement manqué ! Les larmes au bord des yeux, je fais bien attention de ne pas cligner des paupières pour éviter qu'un torrent ne se répande sur mes joues.

— Ne t'inquiète pas, je vais te chouchouter, à tel point que tu oublieras ce sale type !! D'ailleurs, c'est ton anniversaire la semaine prochaine, on va faire la fête !

Je hausse les épaules et la regarde, peu convaincue.

— Je vais fêter mes vingt-huit ans : cocue et SDF... ce n'est pas ce qu'il y a de plus réjouissant, dis-je d'une voix maussade.

Elle agite son index devant mon nez.

— Non, Jenny, tu vas fêter tes vingt-huit ans à New York, jolie comme un cœur et célibataire ! Tu devrais remercier Marc de t'avoir fait un tel cadeau !

J'esquisse un petit sourire et essuie avec ma main une larme qui a fini par couler. Sara a toujours su voir le bon côté des choses, et là, ça me fait vraiment du bien.

JENNY

Étendue sur le lit les bras en croix, je pense à Marc. Je revois son visage d'ahuri quand je lui ai balancé sa montre à la figure en lui hurlant que c'était fini.

Quand il m'a dit « Je vais tout t'expliquer », ça a été le pompon ! N'ayant pas de fourchette à rôti sous le coude, j'ai bien cru que j'allais lui arracher les yeux de mes propres mains.

Expliquer quoi ? Comme s'il y avait une explication *logique* !

Et ce fumier m'avait dit deux jours auparavant qu'il avait perdu sa montre au squash !

Comment ai-je pu me tromper autant sur son compte ?

J'ai l'impression d'avoir foutu deux ans de ma vie en l'air.

J'entends encore Sara râler au bout du fil lorsque je lui racontais que Marc était sorti, seul, une fois de plus. Je ne savais jamais où il était ni avec qui. Monsieur tenait à garder une bulle de liberté... Le plus triste, c'est que nos soirées à nous se résumaient à des plateaux télé ou un restau pour les jours de fête !

Des larmes coulent sur mes joues. Je suis étonnée d'en avoir encore en stock. Sara m'a toujours dit que Marc n'était pas un mec pour moi. Mais c'est quoi un mec pour moi ? Un mec qui n'aurait pas de secrets, c'est évident ! Mais pour l'heure, je n'ai rencontré que

des losers. J'ai le chic pour attirer les gros cons. Et les gros cons savent faire pleurer les gentilles filles comme moi.

Je soupire et me noie dans la contemplation du plafond... Marc m'a dit qu'il regrettait... que c'était une erreur et la seule et unique fois...

Mouais ...

Il est temps de se rendre à l'évidence : je ne suis pas faite pour être en couple, j'ai la poisse avec les mecs, je pense que c'est clair. Tirer définitivement un trait sur les hommes et devenir nonne. C'est ce qui pourrait m'arriver de mieux. Je ferais au moins une économie sur les mouchoirs en papier.

J'essuie d'un geste rapide de la main mes joues humides et je me redresse d'un jet. Hors de question que ce mufle me pourrisse mon séjour ! Avec toute la rage que m'inspirent mes histoires sentimentales, je range le contenu de ma valise en un éclair. Mes robes et mes pantalons atterrissent dans la penderie, et mes tee-shirts et mes sous-vêtements, dans la commode. J'étales mes produits de beauté sur l'étagère de la vasque dans ma salle de bains. Oui, oui, j'ai une salle de bains rien que pour moi, contiguë à ma chambre. Je sens que je vais me plaire ici !

Après avoir pris une douche bien fraîche, j'enfile des habits plus appropriés. J'opte pour un short en jean et un débardeur noir – sans soutien-gorge, en vacances, j'en porte rarement, et je suis en vacances, non ?! –, je décide de rester pieds nus et je mets la chaîne de cheville que ma mère m'avait offerte pour mes dix-huit ans.

Je m'observe dans la psyché au pied du lit. La collette de religieuse ne m'irait pas si mal... il faudrait juste que j'oublie les petits shorts sexy et que je remette des soutiens-gorge : faibles sacrifices pour atteindre la paix intérieure ...

Mais pour l'instant, la prétendante à la vie monacale a une mine déconfite et les yeux tout bouffis : le décalage horaire ne me réussit pas, et avoir pleuré encore une fois n'a rien arrangé. Je souligne mes yeux verts d'un léger trait noir pour limiter les dégâts et démêle grossièrement mes cheveux châtains avec les doigts. Je devrais les lisser avant qu'ils n'en fassent qu'à leur tête, mais c'est hors de question d'utiliser le sèche-cheveux par cette chaleur !

Je m'en occuperai plus tard.

Un coup d'œil à mon portable m'indique cinq appels en absence. Tous de Marc. Mon cœur se serre alors que je vois son nom inscrit sur l'écran. Je supprime ses messages sans même les écouter et j'appelle ma mère pour l'informer de mon arrivée.

Je suis partie à New York sans lui annoncer la bonne nouvelle. Mon récent statut de femme déshonorée lui est encore totalement inconnu. Il n'y a rien de glorieux à avouer que l'on est le dindon de la farce, mais surtout, j'avais peur qu'elle s'inquiète.

Au bout de quatre sonneries, elle décroche, la voix embrumée.

— Jenny ? Ça va, ma puce ?

En l'entendant à moitié endormie et affolée, je me rends compte qu'il est minuit à Paris...

— Oui, maman, ça va. Je suis désolée de t'appeler à cette heure-ci, j'ai oublié que nous n'avions pas la même heure... tu veux te recoucher ?

— Non, sûrement pas, maintenant que je te tiens... Comment s'est passé ton vol ? Tu n'as martyrisé personne pendant l'atterrissage au moins ? demande-t-elle un brin moqueur.

Mon aversion pour les atterrissages n'est un secret pour personne. C'est vrai qu'il m'est arrivé de planter mes ongles dans le bras de mon voisin lors d'une approche de la piste plutôt difficile : le pilote avait dû batailler ferme

à cause d'un important vent latéral. Le pauvre homme n'avait rien osé dire. Pourtant, au vu des marques que je lui ai laissées, il a dû le sentir passer...

— Non, aucun blessé n'est à déplorer, cette fois-ci. Tout s'est bien passé. Sara vous embrasse JP et toi.

JP est mon beau-père, ou plutôt mon deuxième papa. Je l'aime beaucoup. Ma mère et lui se sont mariés quand je n'avais que quatre ans.

— Comment va-t-elle ? Et sa petite famille ?

— Tout le monde va très bien. Je n'ai pas encore vu Pipa et Tom, je t'en dirai plus la prochaine fois que je t'appellerai.

— Marc m'a appelée, dit-elle après un bref silence.

— Quoi !?

— Tu aurais pu me dire que vous étiez séparés. J'ai eu l'air d'une vraie gourde.

— Mais qu'est-ce qu'il a dit au juste ?

— Il voulait savoir où tu étais, vu que tu ne répondais pas à ses appels.

Je me plaque violemment une main sur le front et je m'étales sur le lit.

— Désolée, maman, mais je n'ai pas voulu t'inquiéter. Me sachant à New York en pleine rupture, je savais que tu te ferais du souci. Je préférerais tout vous raconter à mon retour.

— Je comprends... mais ce n'est pas comme si tu étais seule dans cette grande ville. Tu es avec Sara et je sais qu'elle prendra soin de toi. Et votre séparation... c'est définitif ?

— Oui... je n'en sais rien en fait... il m'a trompée, fais-je un peu honteuse, dans un filet de voix.

— Oh non ! Heureusement que je ne le savais pas, je lui aurais dit ma façon de penser !

Je souris. Il aurait passé un mauvais quart d'heure, c'est sûr !!

— Il m'a fait ses excuses et il semble regretter ce qu'il a fait, mais...

Elle m'interrompt et ajoute :

— C'est la moindre des choses ! Tu es parfaite, je ne comprends pas pourquoi il va voir ailleurs !

J'éclate de rire.

— Tu as raison, maman, c'est n'importe quoi ! Tu m'as faite absolument parfaite !

— Et n'en doute surtout pas ! Quand Jean-Paul va savoir ça ! Il ne l'a jamais apprécié, alors là, ça va être le bouquet ! Et tu disais que Marc regrettait ?

— Oui... Enfin, il avait l'air sincère. Mais pour l'instant, je le laisse mijoter.

— C'est bien, qu'il mijote !

Je lui décris la belle maison de Sara et Tom, ma chambre avec ma salle de bains privée et ce que je compte faire à New York.

— Je suppose que tu as rédigé une de tes fameuses listes pour tes vacances.

Je sens bien au son de sa voix que ce n'est pas une simple constatation, mais un reproche. Pour ma défense, je décide de garder le silence.

— Je le savais, soupire-t-elle bruyamment. (Je lève les yeux au ciel.) Tu as toujours été très réfléchie. Tu ressembles à ton père sur ce point-là : il n'y a pas beaucoup de place à l'imprévu avec vous. Heureusement que tu as connu Sara parce que je crois que sans elle tu aurais fini en rat de bibliothèque !

— Maman ! Tu exagères !

— Pas tant que ça, ma puce !

— Donc, selon toi, vouloir que tout soit parfait et éviter les déconvenues, c'est un défaut !

Après une courte pause, elle répond :

— Ça peut l'être, Jenny. Le hasard fait parfois bien les choses, tu sais. Profite d'être à New York pour t'amuser,

c'est bon de se laisser aller de temps en temps. Et même avec la meilleure volonté du monde, tu ne pourras jamais tout prévoir ! La preuve, tu n'aurais jamais imaginé que Marc te tromperait.

Non, c'est certain que celle-là je ne l'avais pas vue venir !

— Alors, écoute ta mère, ma puce : laisse dans ta valise ta liste et autres planifications et amuse-toi !

Lorsque je raccroche, je suis un peu décontenancée par cette conversation. Maman ne m'avait jamais fait part de son opinion sur mon manque de spontanéité. C'est vrai que j'aime analyser, retourner le problème, quel qu'il soit, dans tous les sens avant de prendre une décision et ainsi éviter les expériences négatives...

Je lui promets d'essayer d'être plus instinctive et moins cérébrale, et surtout de l'appeler de temps en temps pendant mes vacances.